

La Sagesse devant soi

Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran

André Lavoie

Volume 22, numéro 2, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26085ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2004). La Sagesse devant soi / *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*. *Ciné-Bulles*, 22 (2), 2-5.

La Sagesse devant soi

PAR ANDRÉ LAVOIE

Si le succès du dramaturge, essayiste et romancier Eric-Emmanuel Schmitt apparaît incontestable, autant sur scène (ses pièces sont jouées dans le monde entier) qu'en librairie (ses romans et ses récits se vendent à des centaines de milliers d'exemplaires, et pas seulement qu'en France), le cinéma semble vouloir lui résister. L'auteur de *Variations énigmatiques*, reconnu pour son efficacité dramatique, ses répliques qui font mouche et son habileté à vulgariser aussi bien la psychanalyse (*Le Visiteur*), le christianisme (*L'Évangile selon Pilate*) que le bouddhisme (*Milarepa*), a rarement trouvé un réalisateur capable de mettre en images son univers où les personnages se plaisent à philosopher sur un ton souvent badin. Ses fidèles, et ils sont nombreux, ont déjà pardonné, voire oublié, ce ratage signé Gabriel Aghion, *Le Libertin*, et personne ne s'est encore aventuré à porter au grand écran ses meilleures pièces.

Schmitt doit aujourd'hui remercier le ciel d'avoir croisé François Dupeyron. Le cinéaste ne fait pas encore partie de la cour des grands du cinéma français, affichant une filmographie où se côtoient quelques films honnêtes, dont *Drôle d'endroit pour une rencontre*, et des échecs retentissants, comme *La Machine*. Mais il ne faut pas passer sous silence son œuvre la plus remarquable, *La Chambre des officiers*, histoire d'amour mais surtout tragédie abordant la souffrance physique et l'ostracisme de soldats défigurés par les bombes lors de la Première Guerre mondiale.

Ce qui était au départ un court récit devenu monologue théâtral, pour l'acteur Bruno Abraham-Kremer, qui en a fourni une partie de la trame puisée à même sa propre enfance, est devenu une touchante fable cinématographique sur la tolérance et le métissage culturel. À travers deux personnages attachants et contrastés, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* tente d'établir une possible réconciliation entre une vie matérielle, avec son caractère parfois impitoyable, et une spiritualité qui cherche à donner un sens à la souffrance de tous les jours. Porté par un art consommé de l'épure, allant à l'essentiel sans pour autant verser dans un simplisme didactique, le film ose ce qu'aucun plan de paix, aucune feuille de route ne pourrait réussir à accomplir au Moyen-Orient à l'heure actuelle : l'amitié, sans condition, entre un vieil Arabe et un jeune juif, et le partage d'une sagesse qui transcende les frontières, les querelles, les religions, et le poids parfois si lourd de l'Histoire.

La simplicité du récit d'Eric-Emmanuel Schmitt rend bien imprécise l'époque où se situe l'action, accentuant davantage ses allures de conte intemporel, même si l'évocation de l'Holocauste pour expliquer la tristesse d'un des personnages inscrit une marque temporelle facilement repérable. Il en va tout autrement du film de



Momo aimerait bien « que sa virginité ne soit plus qu'un mauvais souvenir ».

Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran



Omar Sharif interprète « l'Arabe », « celui qui a lu le Coran mais qui sait surtout lire dans les âmes... ».

Dupeyron, frappé du sceau de la nostalgie des années « yé-yé » en France alors que l'appareil radio de Moïse, que tous appellent Momo, vibre au son de l'émission phare de cette époque, *Salut les copains!*, véritable cri de ralliement de toute une génération. Mais ce ne sont pas nécessairement les chansons de Chuck Berry ou de Bruce Channel qui trottent dans la tête de Momo, dont l'appartement de la rue Bleue, au cœur d'un quartier populaire et grouillant de Paris, offre une vue imprenable sur les allées et venues des prostituées des environs. À 13 ans, Momo est prêt à tout, mentir sur son âge ou flamber ses économies, pour que, dans les bras d'une putain au grand cœur — personnage récurrent, et mythique, du cinéma français... —, sa virginité ne soit plus qu'un mauvais souvenir. L'heure est au dépucelement mais, alors que le plus puritain des cinéastes américains prendrait deux heures pour nous en raconter les péripéties, François Dupeyron règle la chose en quelques regards et trois grincements d'un vieux lit en fer forgé, une scène dépourvue de romantisme et de la plus infime parcelle de culpabilité.

Ces moments de jouissance ne sont qu'un baume sur une existence sans joie, partagée

entre la solitude dans un vaste logement trop sombre et rempli de livres, et un père (Gilbert Melki) qui ne s'efforce même plus de dissimuler sa tristesse (après le départ de sa femme et de son fils adoré, Popol) et sa misanthropie (à l'égard de tous, y compris de Momo). L'amertume du père est d'ordre sentimental et familial dans le film mais, chez Schmitt, elle s'explique aussi par la mort de ses parents dans les camps de concentration, ayant fait de lui un homme qui « ne se remettait pas d'avoir échappé à tout ça ». Et celui qui permettra à Momo de comprendre un peu mieux son père, à défaut de lui pardonner sa froideur, son intransigeance et, plus tard, son abandon dans un geste d'une profonde lâcheté, se présente sous les traits d'un vieil épicier qui semble avoir passé sa vie entière derrière un comptoir.

Le seul nom que l'on connaît à monsieur Ibrahim, c'est « l'Arabe », même s'il est aussi Parisien que Momo puisse l'être. Originaire de Turquie et musulman — plus précisément soufi, un courant mystique de l'Islam mettant l'accent sur la religion intérieure —, pour ce vieux sage, être « Arabe », cela veut surtout dire être un petit épicier « ouvert de huit heures du matin jusqu'à minuit et même le dimanche ». Pour

Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran

35 mm / coul. / 95 min /
2003 / fict. / France

Réal. : François Dupeyron
Scén. : François Dupeyron
et Eric-Emmanuel Schmitt
d'après son œuvre
Image : Remy Chevrin
Mont. : Dominique Faysse
Prod. : Michèle
et Laurent Petin
Dist. : TVA Films
Int. : Omar Sharif,
Pierre Boulanger, Gilbert
Melki, Isabelle Renaud,
Lola Naymark

coup de cœur **Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran**



Une scène de **Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran** qui illustre bien l'attention que porte le vieil Arabe au jeune juif.

Momo, cela tombe drôlement bien, car, déambulant à toute heure du jour entre les allées étroites de ce lieu mal éclairé, il peut ainsi piquer à son aise et économiser quelques francs pour aller voir les putes, qui ne demandent pas mieux que de contenter le jeune homme de la rue Bleue.

Momo n'a pas plus d'aptitudes au bonheur qu'il n'en a pour le vol à l'étalage. C'est pourtant grâce à son amateurisme, et une tristesse sur son visage en voie de devenir aussi grande que celle de son père, qu'Ibrahim préfère qu'il vole dans son commerce plutôt qu'ailleurs... Cette boutade entame le début d'une relation plus filiale que seulement fraternelle, s'inspirant d'une des plus belles, parce que trop rares, amitiés entre Juifs et Arabes, **La Vie devant soi** de Moshen Mizhari, d'après le roman de Romain Gary (ou plutôt Émile Ajar...), représentant l'incarnation la plus émouvante de ce que certains pourraient qualifier d'utopie. Et ce n'est sans doute pas un hasard si Dupeyron insiste tellement pour inscrire le récit dans les années 1960 plutôt que de l'ancrer dans la réalité d'aujourd'hui — les tensions actuelles au Moyen-Orient donneraient peut-être à cette

liaison particulière les allures non pas d'un conte mais d'une intrigue digne du plus audacieux récit de science-fiction...

Avec ses airs d'Antoine Doinel neurasthénique, Momo, merveilleusement campé par Pierre Boulanger, aurait tout aussi bien pu être le héros d'un des premiers films de François Truffaut. La comparaison s'avère pertinente au regard de la première partie du film, tout entière concentrée dans les quelques rues, ruelles, escaliers et trottoirs de ce Paris où même une star qui pourrait être Brigitte Bardot (Isabelle Adjani) s'y égare pour tourner une production vaguement Nouvelle Vague. Quant à François Dupeyron, sa reconstitution « historique » se limite surtout aux vêtements et voitures d'époque, préférant opter pour une caméra à l'épaule qui suit, pas à pas, les déplacements fébriles de Momo du bordel à l'appartement, de l'appartement à l'épicerie. Tout cela en plus d'épouser le point de vue des personnages et de farcir la trame sonore de chansons américaines. Le fantôme de Jean Seberg serait apparu sur les pavés de la rue Bleue que cela n'aurait surpris personne.

« Car monsieur Ibrahim, de l'avis général, passait pour un sage. Sans doute parce qu'il était depuis au moins quarante ans l'Arabe d'une rue juive. Sans doute parce qu'il souriait beaucoup et parlait peu. Sans doute parce qu'il semblait échapper à l'agitation ordinaire des mortels, surtout des mortels parisiens, ne bougeant jamais, telle une branche greffée sur son tabouret, ne rangeant jamais son étal devant qui que ce soit, et disparaissant on ne sait où entre minuit et huit heures du matin. »

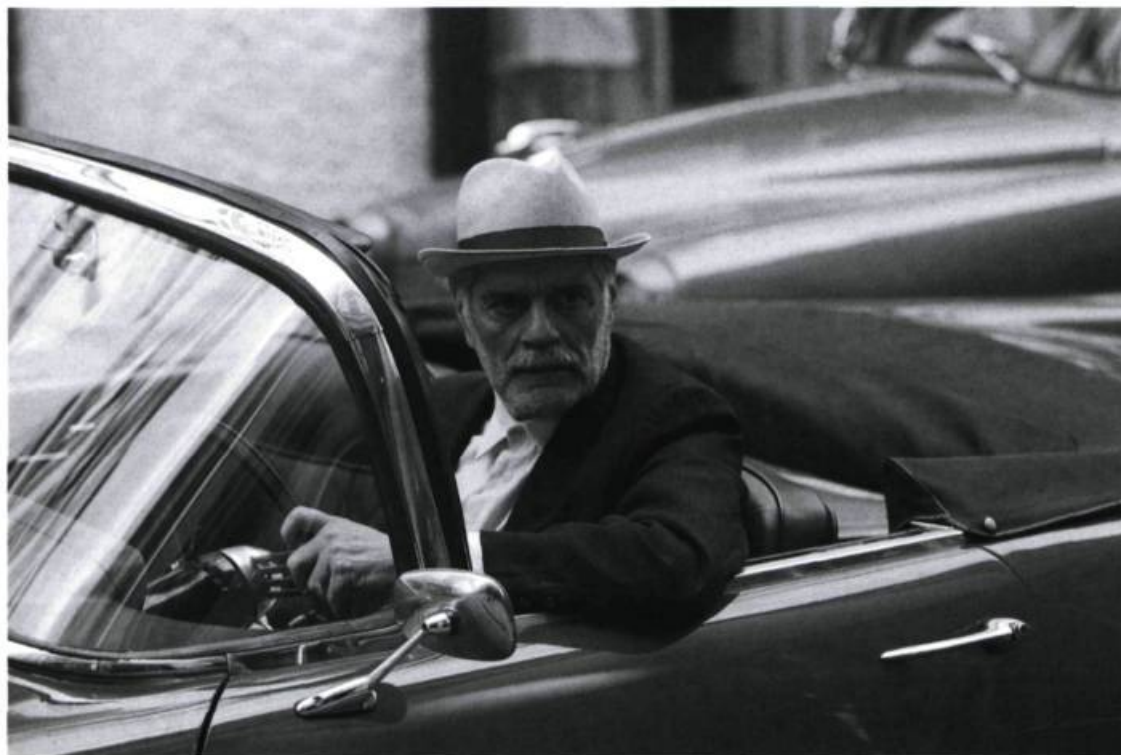
(SCHMITT, Eric-Emmanuel. **Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran**, Paris, Éditions Albin Michel, 2001, p. 13)

Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran

Les déboires sentimentaux de Momo ne présentent finalement qu'un intérêt limité, les véritables moments d'émotion étant ceux partagés avec Ibrahim, celui qui a lu le Coran mais qui sait surtout lire dans les âmes, trouvant que celle du jeune homme présente des signes de vieillissement avancé. Cette amitié naissante offre aussi l'occasion d'émailler les dialogues de petites perles portant toutes la marque du dramaturge aux effets calculés, celle dont Eric-Emmanuel Schmitt ne saurait se départir. Entre la laideur des autoroutes (« C'est pour les imbéciles qui veulent aller le plus vite d'un point à un autre. Nous, on fait pas de la géométrie, on voyage. ») et la nécessité des prostituées (« Les premières fois, il faut toujours aller chez des professionnelles, des femmes qui connaissent bien le métier. Après, quand tu y mettras des complications, des sentiments, tu pourras te contenter d'amateurs. »), Ibrahim ressemble tout autant à un vieux sage qu'à un mauvais garnement. Et ici, il ne faut pas passer sous silence la formidable interprétation que livre Omar Sharif, un acteur dont on croyait que le meilleur était maintenant loin derrière lui, ayant passé plus de temps ses dernières années dans les casinos que sur les plateaux de cinéma. Cette désinvolture, ce regard malicieux et cet air indolent de celui qui n'a plus rien à prouver ne font que donner

à son Ibrahim un charme qui n'opère pas seulement qu'à l'égard du jeune Momo.

D'une œuvre intimiste, succession de vignettes tantôt tristes tantôt nostalgiques, mais toujours d'une grande justesse de ton, **Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran** se transforme en lumineux road movie alors que le déraciné décide de mettre un terme à son exil, de prendre le large pour retrouver ses racines. Un voyage qui donne au film une nouvelle respiration, une amplitude dans le regard, l'imprégnant des arômes de l'Orient et de la Méditerranée de manière plus palpable, plus charnelle, moins théorique. Entre les vagues qui caressent les rives d'Istanbul et la danse hypnotique des derviches tourneurs, François Dupeyron rompt avec le côté étouffant de la première partie du film pour s'élancer sur des chemins exotiques et poussiéreux. Tout comme ces deux personnages que tout semblait séparer au départ, le cinéaste contemple cet univers de calme, de mystères millénaires et de spiritualité, cherchant à s'y imprégner de part en part, à en saisir toute la sagesse, loin de ceux qui veulent en pervertir le message, en trahir l'essence. Avec intelligence et sensibilité, Schmitt et Dupeyron, formant un vrai tandem cinématographique, préfèrent leur répliquer avec des fleurs... ■



« Christophe Carrière : N'avez-vous pas peur de décevoir vos fans égyptiens, qui vous apprécient davantage dans des rôles de héros flamboyant ?

« Omar Sharif : Ma crainte était ailleurs, vis-à-vis des islamistes intégristes qui auraient pu s'énerver à cause de certains dialogues ou réactions de mon personnage. Par exemple, quand il répète : " Je sais ce qu'il y a dans mon Coran ", c'est dangereux. Dans la religion musulmane, le Coran n'appartient à personne, c'est la parole de Dieu. Mais, à la Mostra de Venise, la presse égyptienne a très bien réagi. C'est bon signe.

« Christophe Carrière : Ce film vous réconcilie-t-il avec le cinéma ?

« Omar Sharif : Je n'ai jamais été fâché avec le cinéma. C'est lui qui l'était avec moi. Pas facile de trouver des rôles d'étranger ! Alors je ne tournais que des conneries. Quand on est jeune, star, et qu'on attire le public, on adapte les personnages pour vous. Mais, à mon âge, on ne vous propose que des participations. Quand le rôle était important, le film était bon. Et c'est pénible de passer trois mois à dire des dialogues avec des idiots mis en scène par un âne. Un comédien qui a l'Oscar ne mérite pas qu'on l'admire : son rôle était forcément à la portée de n'importe quel grand acteur, parce que c'était bien écrit et bien réalisé. Alors que défendre un mauvais personnage dans un mauvais film, ça, c'est difficile. J'ai préféré arrêter, ne serait-ce que pour ne pas décevoir mes petits-enfants. » (CARRIÈRE, Christophe. Interview avec Omar Sharif : « J'étais ravi de trouver un rôle de vieil Arabe », L'Express, n° 2723, 11 septembre 2003, p. 60)

L'épicier, « qui semble avoir passé sa vie entière derrière un comptoir », ferme boutique pour aller faire découvrir son pays d'origine à son protégé.